L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 14 DECEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour de Dormet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 14 DECEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la comptoire, avec les parties.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Speer & Escoffier, chez Mme veuve Anglade, coin Conti et Bourbon, gages forfaits.

Les duels politiques.

En Hongrie, les députés ne se contentent pas des luttes oratoires ; ils portent souvent le débat sur un terrain extra-parlementaire, et la discussion se termine par un duel. On a compté que, depuis deux ans, dix duels entre députés avaient eu lieu à Buda-Pesth. Un onzième était en préparation, mais l'affaire, paraît il, n'aurait pas de suites.

Cette fois, il s'agissait d'une rencontre entre le Ministre de la Justice et un député de l'opposition, M. Horanszky. Le Ministre avait été très violent contre ce dernier dans une séance de la Chambre des députés ; "ruse", "fourbe", "hypocrite", il ne lui avait pas ménagé les épithètes injurieuses. Naturellement, M. Horanszky n'aurait pas été content, et il avait chargé deux de ses amis de demander réparation en son nom au Ministre.

Celui-ci s'était déclaré disposé à accepter le cartel ; mais il a dû, sur les observations de ses collègues du gouvernement, demander la permission à l'Empereur.

Dans ces conditions, il semble certain que le duel n'aura pas lieu, car l'Empereur n'autorisera pas son Ministre à se battre.

Et les journaux hongrois font remarquer que si le Ministre passe outre, il devra donner sa démission, le duel en Hongrie étant puni par le Code pénal.

* *

Les duels politiques ont toujours été assez fréquents dans tous les pays du monde,—et particulièrement en France,—mais s'ils ont été souvent suivis de mort en Amérique, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Autriche, ils n'ont eu que rarement chez nous des résultats graves.

On a souvent parlé de celui de Cazalès et de Barnave, tous deux membres de l'Assemblée nationale ; il eut lieu en août 1790.

Cazalès, orateur de la Droite, avait appelé "brigande" les membres du côté Gauche de l'Assemblée. Aussitôt, Barnave, l'un des députés républicains, lui demanda raison de l'insulte. Le lendemain, une rencontre eut lieu au Bois-de-Boulogne.

C'est Barnave qui tira le premier : il ne toucha pas son adversaire.

Le pistolet de ce dernier rata à deux reprises.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Cazalès dit :

—Je serais désolé de tuer un aussi galant homme que vous, mais vous nous gênez beaucoup à l'Assemblée, et je voudrais vous éloigner de la tribune pour longtemps.

Barnave répliqua :

—Je suis plus généreux que vous ; je désire à peine vous toucher, car vous êtes le seul orateur de votre parti, tandis que dans le mien on n'aperçoit vraiment pas de mon absence.

Le second coup de pistolet de Barnave frappa Cazalès au front, mais la balle s'amortit sur la corne de son chapeau.

* *

A la même époque eut lieu un duel parlementaire dont le retentissement fut grand : celui de Charles de Lameth, qui avait abandonné le parti royaliste pour se rallier à la République, avec le duc de Castries.

En entrant dans la salle des séances de l'Assemblée nationale, Charles de Lameth entendit le duc s'écrier qu'il était prêt à couper la gorge à tous les chefs du parti populaire.

Il lui proposa sur l'heure une promenade au Bois-de-Boulogne.

"La nuit avançait—raconte un journal du temps : *l'Orateur du Peuple*,—à peine pouvait-on distinguer les objets.

"Le duel eut lieu à l'épée ; les fers se croisèrent.

"Au moment où Charles de Lameth portait à son adversaire un coup terrible qui devait le tuer et qui ne fit qu'effleurer son flanc, l'épée de duc de Castries lui fit à l'avant-bras une blessure assez grave."

Dès que le peuple apprit cet événement, il accourut, en masse, à l'hôtel de Castries et en brisa tout le mobilier : il s'était érigé, suivant le mot spirituel de Camille Desmoulins, en Tribunal de "cassation".

* *

Deux généraux, qui devaient devenir sénateurs de l'Empire,—le général d'Ornano et le général Fournier,—se battirent en duel pendant les Cent Jours. La rencontre eut lieu au pistolet. Le général Bonet dut le vie à une pièce de cent sous sur laquelle s'amortit la balle ; moins heureux, le général Ornano fut frappé dans les reins, ce qui lui valut deux ans de boulillée.

Mais c'est surtout sous la Restauration que les duels politiques furent nombreux.

Chacun connaît celui du général Foy, le soldat-orateur libéral, avec l'un des royalistes les plus ardents, M. de Corday.

Le général était monté à la tribune de la Chambre et s'était ainsi exprimé :

"C'est par les étrangers que nous avons eu la Terreur de 1815. Si les étrangers n'étaient pas alors occupés à Paris, il y aurait eu cent insurrections. Croyez-vous donc, messieurs, que nous ces mêmes soldats supporte les insultes, les outrages, les accusations les plus méprisées que nous avons méprisées, car nous les avons vus, depuis trente ans, dans la poussière ?"

Ce mot de "misérables" déchaîna une tempête de cris, au milieu desquels M. de Corday fit entendre cette exclamation :

—"Vous êtes un insolent !"

Après la séance, le général Foy envoya deux de ses amis demander réparation à M. de Corday. Le duel eut lieu au pistolet. Le général Foy fut délégué par le sort pour faire feu le premier : il tira généreusement en l'air, M. de Corday l'imita.

Bien entendu, on ne peut ici entrer dans la nomenclature complète des duels parlementaires. Toutefois, il en est un qui est lieu dans des conditions assez curieuses pour n'être pas oublié : la rencontre de Sylpiain Constant avec M. Forbin des Issarts. Cette rencontre eut lieu à dix pas de distance. Sylpiain Constant, qui était malade, ayant grand'peine à se tenir sur ses jambes, les deux adversaires s'assirent dans un fauteuil. A nous d'eux ne fut atteint.

Passons sur les nombreux duels politiques qui eurent lieu après la Révolution de 1830. C'est à cette époque qu'éclata le fameux conflit entre les rédacteurs du journal légitimiste le *Revenant* et le journal libéral la *Tribune*. Ou crut un instant que tous les rédacteurs des deux journaux se battraient. A la fin, Armand Carrel, pour la *Tribune*, et M. Roux-Laborie, pour le *Revenant*, se rencontrèrent. Armand Carrel, qui devait être tué par M. Emile de Girardin, fut grièvement blessé au bas ventre.

Quelques années plus tard, au mois de janvier 1834, eut lieu le duel du général Hugueni avec M. Dulong, à la suite d'un incident à la Chambre.

L'opposition légitimiste accusait le maréchal Soult, ministre de la Guerre, de despotisme et de tyrannie envers l'armée. M. Larabit soutenait qu'un militaire, victime d'une injustice, avait le droit de protester. Le général Hugueni répondit :

—On obéit d'abord !

Alors, un membre de l'Extrême-Droite, M. Dumon, faisant allusion au rôle joué par ce général à la citadelle de Blaye, où il avait gardé la duchesse de Berry prisonnière, lui lança cette apostrophe :

—Fant-il obéir jusqu'à se faire geôlier, jusqu'à l'ignominie ?

Hugueni demanda raison de cet outrage à son collègue et la rencontre eut lieu au Bois-de-Boulogne, le 29 janvier au matin. Les adversaires furent placés à quarante pas. A peine s'avancèrent-ils l'un sur l'autre que M. Dulong tomba frappé d'une balle à la tête. Emporté dans la voiture d'un de ses témoins, il expira le lendemain.

Ce duel fut suivi d'un autre, qui n'eut pas de fâcheuse issue, entre M. de Briqueville et le marquis de Dalmatie, fils du maréchal Soult, qui s'était battu pour son père, dont les actes avaient été très critiqués.

Le maréchal Soult, d'ailleurs, était attaqué dans presque toutes les séances de la Chambre. Les provocations lui arrivaient de toutes parts. Un jour, il répondit au général Hulot, qui lui demandait raison de sa mise à la retraite.

—Vous oubliez que je ne me bats plus qu'à coups de canon !

Belle réponse de soldat ! Elle rappelle celle de ce jeune officier grec, qui, en 1826, outragé par un autre officier, et sur le point de se précipiter sur lui pour le souffleter, se ravisa et dit : "Tu es courageux, et je le suis ; nous n'avons pas besoin de nous battre l'un contre l'autre et de nous exposer à mourir sinon inutilement ; mais marchons à l'ennemi, et là nous verrons quel est le plus brave des deux !" L'un et l'autre furent tués.

* *

Parmi les duels politiques qui eurent un certain retentissement, en France, il faut enregistrer ceux de MM. Tastelin et Cuéniu, Péouat et Schœlcher, Roger (du Nord) et Francisque Bouvet, Clary et Edmond Valentin, etc.

En ces dernières années, les incidents parlementaires n'ont pas manqué, et plusieurs ont été suivis de duels. On n'a pas oublié la rencontre de Gambetta avec M. de Fourton, dans lequel deux balles furent échangées sans résultats. Le général Boulanger eut deux duels, pour sa part. Le premier avec M. de Lareinty, qui, à propos de quelques paroles prononcées au Sénat par le général Boulanger, alors Ministre de la Guerre, sur le duc d'Aumale, s'écria : "Vous insultez un absent ; c'est une lâcheté !" La rencontre eut lieu au pistolet, à vingt-cinq pas ; aucun des deux adversaires ne fut atteint. Le second duel du général Boulanger eut également lieu à la suite d'un incident de tribune ; l'adversaire du général était M. Floquet. Cette fois, il y eut échange de coups d'épée à la gorge.

Il faudrait, comme on voit, tout un volume pour l'histoire complète des rencontres parlementaires. Et, pourtant, les Chambres ont, plus d'une fois, voté des lois contre le duel ! Mais les législateurs sont les premiers à les violer, tant est grande partout la puissance du préjugé !

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Newtania.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22.
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. et L. Co. No 1, Jackson.
17 Constance et Première.
18 Magasine et St-André.
19 St-Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12, Tchoupitoulas.
33 Thalie et Levée.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Rue et Magelone.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Courtes, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste de la Cie de Pompe No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 18, Calliope.
54 Ramparts et Delord.
56 Calliope et Ferrat.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L. & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
75 Hôtel de Ville.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Workhouse, rue Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
134 Poydras et Freret.
141 Bienville et Vieille-Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7, Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10 Dumaine.
231 Tremé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Tremé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Parrière.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3, Esplanade.
242 Ste-Anne et Miro.
243 Manufacture de Siers, Français.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
247 Chemin du Bayou et Gorgenois.
252 Marché Pères, North Pères.
253 Poste de la Cie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de Police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à Coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
512 Poste de la Cie de Pompe No 24, rue Dauphine.
513 Dauphine et Indépendance.
14 Station des cars, Pologne.
15 Casernes des Etats-Unis.
16 Royale et Dauphine.

ETAT DE SITUATION
—DE LA—
BANQUE DU PEUPLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLÉANS,

A la clôture des affaires, mardi soir, 30 juin 1891.

Comptant	$703,745 65
Change	31,785 93
Prêts sur demande et échéance	1,584,368 50
Actions	28,000 00
Propriétés meubles	39,368 00
Total	$2,448,114 97
Fonds capital	$200,000 00
Profits non divisés	262,188 97
Dépôts indivisés	1,904,526 00
Dividendes non payés	1,399 00
Total	$2,448,114 97

Moi, A. E. BRAUD, Caissier de la Banque ci-dessus nommée, jure solennellement que l'exposé ci-dessus est correct, du mieux de ma connaissance et de ma croyance.

A. E. BRAUD, Caissier.

Assermenté et signé publiquement ce 1 juillet 1891, à la Nouvelle-Orléans, ce 30 juin 1891.

[Signé] ART. DOMICOURT, Notaire. 1er juil—

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(*Suite.*)

Elle ne se demanda même pas quelle valeur de tels papiers pouvaient avoir en justice !

Un procès ! Livrer le soin de la réparation du crime aux incertitudes des jugements des hommes !

Allons donc !

Subir les lenteurs et les humiliations, les démarches, les sollicitations, les mille tortures qui accablent les plaideurs !

Et pourquoi ? Pour se voir enfin écrasée par la toute-puissance de l'argent ! Non !

Elle avait d'autres idées et n'attendait rien que d'elle-même.

Elle relut pour s'affermir dans ses sinistres résolutions, tous les cris de douleur de sa mère, tous ses appels à la haine, toutes ses exhortations à la vengeance, et quand elle se mit au lit, à l'heure où minuit sonnait ses douze coups au timbre argentin de sa pendule, elle ferma les yeux en disant : Bientôt ! Demain, peut-être !

Elle s'approchait du but, en effet.

A dater de cette minute, elle n'eut plus d'hésitation.

Ni le charme de Thérèse, ni sa douceur angélique, ne devaient l'attendrir.

Dans cette demeure princière où tant de basses actions s'étaient cachées dans l'ombre, elle fut comme enivrée par l'odeur de crime qui y était répandue.

Et cependant, qui aurait pu s'en douter ?

Jamais Blangy n'avait été plus brillant ; jamais réceptions ne furent plus courtoises, plus nombreuses, même aux beaux jours de l'influence du vieux marquis, le sénateur et le courtisan de l'ancienne Cour.

Et ici nous devons deux lignes d'explication.

Le marquis de Blangy, François Valencourt, était avare, mais non pas à la manière de l'usurier dont Balzac, la présente la vitale du grand Balzac, est l'incarnation.

De nos jours, cette avarice est reléguée au second plan.

François Valencourt aimait à entasser l'or, à le sentir accumulé dans ses mains, à compter chaque jour ses gains, comme un commerçant fait sa caisse ; il ne dépensait pas un sou de trop et réglait son budget avec un ordre parfait. Tout y était prévu d'avance. Jamais la balance ne se faisait au perte sur les évaluations.

Mais il accordait la part nécessaire aux services indispensables de sa maison.

Il savait mettre sa respectabilité à couvert.

Tout était convenable chez lui, la table, l'écurie, le chenil, la livrée, les domestiques.

D'ailleurs Louise de Chambeyre, sa femme, n'aurait pas souffert qu'il en fût autrement.

Elle avait trop de fierté pour se ravaler et tomber dans la rôle mêle injurieuse et ville.

Le marquis pouvait donc recevoir et recevoir dignement.

Là s'arrêtait le sacrifice.

Les deux cent mille francs qu'il jetait dans le gouffre, sur son million de revenu, sauvaient l'honneur.

Le reste s'emplissait soigneusement dans les profondeurs de sa caisse et produisait des petits sous sa surveillance.

Ce millionnaire cupide ressemblait à l'élevour de volailles qui emploie tous les moyens artificiels ou naturels pour accroître sa production.

Mais l'hôtel de la rue de Lille et le château n'en étaient pas moins ouverts aux amis et connaissances.

Et à la fin d'octobre et aux premiers jours de novembre la saison à Blangy battait son plein.

Le château était bondé.

D'un bout à l'autre, les chambres étaient occupées par des amis de Paris ; la salle à manger, à chaque repas, très somptueusement servi, comptaient vingt-cinq à trente couverts.

Les quarante chiens destinés à la chasse du chevreuil et du sanglier étaient en forme, selon l'expression des sportmen, et leur piqueur, La Brisée, avait reçu les ordres pour faire le bois et préparer quelques bonnes journées finies avant le retour à Paris.

Madame de Blangy dissimulait ses craintes et ses aversions ; Thérèse, depuis son rendez vous avec Philippe et l'échange de leurs promesses sous les ombrages du parc, semblait animée d'une joie intérieure et renaissait à la vie ; le châtelain lui-même, étranger aux plaisirs qu'il procurait aux autres, montrait cependant un visage tranquille et satisfait chaque fois qu'il traversait la fête continue dont sa maison était remplie.

Quant aux invités, tout entiers aux jouissances de la table, dans un beau pays de la Bourgogne où tout abonde, ardents à la chasse, absorbés par l'intérêt de ces petites passions ou de ces intrigues que la vie de château engendre, ils ne s'occupaient point de ce qui pouvait se tramer en dehors de leurs propres affaires.

Le drame mystérieux se cachait donc sous la légèreté et l'éclat d'une comédie telle qu'il s'en joue chaque année dans les grands domaines de France.

L'institutrice, au milieu de cette foule de maîtres et de valets, passait comme une ombre incomprise, avec sa robe sombre du matin, toujours correcte, et ses toilettes modestes mais convenables de la soirée, en soulevant sur son passage ces témoignages d'admiration qui coloment pour elles d'eux-mêmes sous les yeux des jolies filles.

—Qu'elle est belle !

Que de fois elle avait pu entendre ce murmure !

La vieille comtesse de Sivry, une brave dame acariâtre et furieuse de ses soixante-douze hivers, qui était là avec sa petite-fille, une blonde fade, maigre et plate, au teint blafard tavelé de taches de rousseur, qu'elle aurait voulu accoler au futur marquis de Blangy, grommelait entre les lamées dents de son ratelier :

—Oui, trop belle, pour une servante ! Cette petite Blangy est bien imprudente, ma foi !

La marquise était bien imprudente, en effet, mais pour des raisons que la douairière ne soupçonnait pas.

Les autres étaient favorables à cette étrangère complaisante et gracieuse, toujours à sa place, utile jusqu'au bout des doigts, douée d'une étonnante mémoire et qui, se sacrifiant au plaisir des autres, leur jouait, des soirées entières, tout un répertoire varié de polkas, de valses, et de danses de toutes sortes.

Alors les danseurs, les cavaliers surtout, s'arrêtaient près de l'Erard enchanté, et enguirlandaient la pianiste de compliments auxquels elle répondait avec un effacement naturel, gaiement parfois, et parfois moqueuse avec tact, sans jamais s'écarter des plus strictes convenances.

Pendant huit jours, après la double entrevue du cimetière de Blangy et de la maisonnette de Jean Rigaud, ce fut une paix profonde au château, une série d'enchantements et de soirées joyeuses dans lesquelles il ne se glissa pas une ombre, une de ces scènalines en fin pareilles à celles de la mer immobile, sans une ride et d'une douceur d'huile.

Et ce n'est que le lendemain de la mort de Blangy, que le nuage fauve qui recèle la foudre.

Et cependant, qui aurait pu s'en douter ?

Et comme si elle l'eût interrogé, en manquant de mémoire :

—Trois heures, n'est-ce pas ?

Cette petite scène un dura pas vingt secondes.

La fenêtre se referma avec quelque précipitation et le jeune homme s'éloigna du même côté que son compagnon en frémissant, dans son enthousiasme, ce cri d'amour qui dut être bien étonné de se trouver dans sa bouche :

"A vous et ma vie et mon âme !
"A vous mon épée et mon bras !
"Pour son Dieu, l'honneur et sa dame,
"Heureux qui brave le trépas !

Pour Apée, il n'avait qu'un simple jonc terminé par une petite lanière à fouetter les chiens, et son bras n'était pas de ceux dont on doive attendre un grand secours.

Mais il était triomphant et en triomphe l'enlevait aux nues.

Par malheur, un autre en était témoin, et cet autre, l'institutrice l'avait très distinctement aperçu aux agaces, sous les arbres épars sur les pelouses qui séparent le château des communs.

C'était Jean Rigaud.

Pendant les huit jours qui venaient de se passer, le garde avait mené la vie d'un tigre en cage qui tâche d'en arracher les barreaux avec ses griffes ou de les briser avec ses dents.

Vingt fois il avait essayé d'aborder l'Anglaise et elle éludait ses efforts avec autant de persistance qu'il en mettait à la poursuivre.

Ses sentiments pour elle étaient ceux d'un insensé, tantôt dévoués jusqu'au sacrifice, tantôt exaltés jusqu'au délire.

Par momente, il s'en voulait mal de mort de l'avoir laissée échapper alors qu'elle était à sa merci, entre ses mains, emprisonnée entre les quatre murs de sa maison, dans l'impuissance d'appeler même à son secours, puisqu'elle n'aurait pu crier sans se perdre et se faire chasser honteusement, bassement déshonorée !

Il regrettait amèrement sa faiblesse, humilié comme un loup qu'une chèvre aurait dompté.

Il se disait que jamais il ne retrouverait une belle occasion et il aurait donné le reste de sa vie pour la tenir de nouveau une heure à sa discrétion.

Il se rongeait les doigts de colère en songeant à ses menaces de se donner la mort !

Jongleur à laquelle il s'était laissé prendre !

Et cependant, elle lui inspirait aussi, parfois, une sorte de respect superstitieux.

Il se demandait d'où elle tenait la science qui le confondait. Son calme dans les circonstances les plus critiques, la majesté imposante de son regard, la tranquillité avec laquelle elle disait cela ici montrant son petit stylet de la taille d'une aiguille à tricoter : —Cela, c'est la liberté et la délivrance ! le plongeaient dans une sorte d'accablement et de prostration.

Il la voulait avec rage et la craignait en même temps, comme on craint l'inconnu et l'obscurité.

Tout en l'évitant depuis sa visite nocturne, elle n'avait eu pour lui que des caresses, mais des caresses lointaines, à distance, qui lui rendaient d'autant plus sensible son dédain.

Pas une seule fois elle n'était passée auprès de lui sans lui adresser un signe d'intérêt amical et le flatter, pour ainsi dire, d'un de ces regards doux comme du velours.

Mais il n'en avait obtenu rien de plus. Pas une explication ! Pas même une parole !

C'était à l'autre qu'elle réservait ses entretiens, les causeries dans le parc, les libertés qu'on prend quand on est toute-puissante dans une maison, gâté par un père et une mère prêts à tout pardonner, riche, le maître enfin !

C'était là le grand mot.

Entre Jean Rigaud et Maurice de Blangy, c'était la lutte entre le riche et le pauvre, le maître et le valet, autant qu'entre des rivaux qui se disputent une femme dans l'ardeur d'une jalousie féroce.

Cette lutte durait depuis des années, depuis que le garde avait mis le pied à Blangy.

Elle était exaspérée de mille blessures dont la sauvagerie de Rigaud avait été la cause, et son amour pour la splendide créature qu'il avait ramenée de Beaune n'avait fait qu'y mettre le comble.

Et ce Maurice l'emporterait de nouveau.

Il la prendrait comme les autres !

Devant lui !

Sa chance était assez claire ! Rigaud, au moment où l'Anglaise acceptait le rendez-vous du jeune homme, n'avait pout être pas entendu les paroles, mais il en avait compris le sens.

Elle avait dit : trois heures. Au mouvement des lèvres, il avait tout deviné. C'était un rendez-vous. D'ailleurs tout l'indiquait. Le billet tenu à la main, le geste, le sourire !

Jean Rigaud avait la finesse des fauves de son pays, leurs ruses, leur férocité presque. En un instant, il se décida.

Ce rendez vous n'aurait pas lieu, ou il y assisterait.

L'intérieur du château était le seul endroit qu'il lui fut interdit de surveiller.

Au dehors il était libre.

La matinée se passa pour lui au milieu de transes mortelles.

Il vit les hôtes du marquis aller et venir à leurs affaires, les uns à l'église du village, les autres en promenade, à pied, dans le parc, ou à cheval aux environs.

Puis le déjeuner eut son tour.

Le garde errait autour du château, en évitant d'être vu.

Les convives se dispersèrent de tous côtés.

Deux heures sonnèrent aux communs, puis une demie.

Alors d'un fourré dans lequel il était tapi, Jean Rigaud vit Maurice sortir, faire un détour de ce perdre dans le taillis, du côté du pavillon de Diane.

Un instant après le jeune homme reparaît, mais, en regardant du côté d'où il venait, Rigaud vit une petite colonne de fumée s'élever au-dessus du pavillon.

Que voulait dire cette fumée ?

Tout d'un coup Jean Rigaud se toucha le front.

Il était fixé.

Cette fumée fut pour lui ce que le feu des cabanes de bûcherons ou de sabotiers est pour le voyageur égaré dans les bois.

Il prit sa course en se dissimulant derrière les arbres et en quelques minutes il parvint au pavillon de Diane.

C'est une de ces petites fabriques comme on se plaisait à en construire dans le siècle dernier, une retraite mythologique où les aloux des Blangy venaient célébrer le culte de la déesse Vénus.

Celle-là était plantée au-dessus d'un petit vallon encerclé au fond duquel miroite une pièce d'eau dormante, verdie par des végétations marines et sur laquelle deux cygnes mélancoliques errairent comme de vivantes gondoles.

Un saule pleurer incline ses branches balayant l'eau et, à vingt pas de l'entrée du pavillon, une haute statue de pierre effritée par le temps semble inviter les promeneurs à s'y reposer.

Jean Rigaud n'avait pas besoin de cette invitation.

Il pénétra dans la pièce d'entrée.

La fumée qui lui servait de guide provenait d'un grand feu allumé quelques minutes plus tôt pour chasser la fraîcheur de ce lieu abandonné.

L'endroit offrait, du reste, un étrange spectacle.

Sur un parquet crevé par places, des canapés en jonc gardant quelques traces de dorure, bas et larges comme des lits, attendaient les visiteurs.

Il obtint plus qu'il ne désirait.

Le jeune Brasey s'éloigna un instant pour aller conter fleurette à deux dames qui venaient de se montrer à l'extrémité du château et se dirigeaient d'un pas de promenade vers l'église de Blangy où la messe sonnait à toute volée.

Elles avaient un kilomètre à faire dans le parc en suivant les allées jonchées de feuilles sèches.

L'église a supérieurement fixé cette lamentable solitude des Trépassés.

La nature elle-même lui prête son deuil et l'hiver qui s'approche fait résonner comme le glas des cloches et les chants lamentables des chapelles.

Dès que le vicomte eut disparu, la fenêtre de son ami Maurice de Blangy restait piquée ouvrit toute grande et un buste de femme serré dans une robe noire qui dessinait la plus ferme des poitrines, se pencha sur le balcon en surbelle de l'inattendu.

Les doigts blancs et roses de la jeune fille scoulaient avec une certaine affectation un billet ouvert.

Ses yeux avant de s'abaisser vers son adorateur promenèrent un regard circulaire aux environs du château, assez loin qu'ils pouvaient porter ; un éclair de malice les anima une seconde.

Elle parut découvrir quelque chose quelle prévoyait et aussitôt, se tournant vers Maurice, elle lui dit en inclinant la tête et en souriant de son sourire le plus provocant :

—Tantôt ; oui !

Il hésitait. Immobile dans l'escalier, examinant le grenier poudreux, plein de débris de meubles en pourriture et de bois de chauffage vermoulu sous des poutres garnies d'innombrables toiles d'araignée, quand le sable cria sous les pas du couple qui s'approchait lentement du pavillon.

Rigaud gravit les dernières marches de l'escalier et s'étendit sur le plancher.

Au même instant une voix dit :

—N'ayez pas peur. Entrez.

Il la reconnut sans peine.

C'était la voix de Maurice de Blangy.

Le jeune homme entra avec l'institutrice.

Miss Ellen Vanbury était très calme, du moins en apparence.

Elle examina avec curiosité le singulier appartement où on la conduisait et dit avec l'accent britannique qui donnait du piquant à ces mots drôles paroles :

—Ah ! c'est très bizarre ici. Pourquoi m'y amenez-vous, cher monsieur ?

—Pourquoi ! Pour être seul avec vous un instant, pour que vous sachiez enfin tout ce que je pense, tout ce que je désire, tout ce que je veux.... Asseyez-vous, miss Ellen.

L'amoureux tirait avec difficulté sur le parquet, à cause de ses crevasses, un des grands canapés de jonc doré et l'approcha du feu.

—Croyez-vous qu'on soit en sûreté ici ? demanda l'Anglaise.

—Certes. Personne n'entre depuis un demi-siècle dans cette chaumière en ruines. Je ne sais pas si ma mère elle-même se doute de son existence....

Il ajouta en riant :

—Ce qu'on a dû nous y donner de mauvais exemples, miss Ellen !

La jeune fille n'assit sans cérémonie sur le canapé, déroula les dentelles de sa mantille et mit à nu son cou aux lignes superbes, étincelant de blancheur dans l'étoffe noire de la robe.

—Quoique vous en pensiez, dit elle, je ne suis pas tranquille ; allez droit au but. Que voulez-vous ?

Le ton ne manquait pas d'une certaine raideur, mais le regard doux et caressant démentait sa sécheresse.

Seulement, le garde entendait les paroles et ne voyait pas le regard.

Maurice s'assit tout auprès de l'Anglaise, qui recula d'un pas en disant :

—Pas si près, je vous prie, pas si près.

Mais ce fut de l'air d'une nymphe qui fait aux saules et veut être suivie.

Le jeune homme soupira avec affectation.

—Au fait reprit l'institutrice, hâtons-nous, je vous prie.

—Eh bien ! le fait, vous le connaissez, miss Ellen. Vous êtes belle et je vous aime. Que dis-je ! je vous adore.

—Eh quoi cela peut il m'intéresser ?

Le visage était cette.

Jean Rigaud dans son grenier éprouva une joie intérieure qui ne devait pas être de longue durée.

—En quoi ? répliqua Maurice avec une désinvolture de conquérant. Cette question est phénoménale, parole d'honneur ! En quoi cela vous intéresse, miss Ellen ! Mais au plus haut degré. C'est à dire que j'ai pour vous ce vœu : de bonheur, de fortune, de liberté, de luxe, que sais je ? de tout, enfin.

—Je ne vole pas....

—C'est donc que vos jolis yeux seraient aveugles, volontairement....

—Non, dit, interrompit la jeune fille, pas d'obscurité. Bien que je ne sois pas au courant de vos habitudes, à vous autres Français, et Français de Paris, ce qui est une circonstance aggravante, dois je croire que vous me proposez de devenir votre maîtresse ?

Maurice la regarda dix secondes en méditant sa réponse.

Elle était vraiment capitonne au suprême degré.

Une colère légère s'échappait de ses cheveux et de sa robe, un parfum de violette qui embaumait la jeunesse et le printemps.

Sa peau rose veinée de bleu avait la douceur du satin.

Ses yeux de saphir étincelant.

Une maîtresse ! Elle eût été certainement la plus délirante du lit, le fils de famille ait jamais tiré plaisir et vanité.

Et rien dans son attitude, dans son regard, n'indiquait un frôlement d'une telle proposition.

—Mais oui, oui, déclara-t-il hardiment, puisque vous voulez le savoir, c'est mon intention.

—Comment l'entendez vous ?

—J'entends que je n'ai pas rencontré sur mon chemin une fille qui soit digne de vous servir de femme de chambre, que vous êtes une divine créature et que je vous rendrai la plus heureuse et la plus enviée des femmes, en échange des divins plaisirs que je vous devrais

—En vérité ! Quelle raillerie !

Il se répondit en projets.

Qui les empêcherait de vivre éternellement ensemble ? Le mariage n'est il pas une institution décadente et surannée ? Avec de la fortune, rien plus facile que de se jouer du préjugé. Du reste, l'on a vu des mariages de plus grande disparité encore, mais pour lui il desserrait assez volontiers les cordons de sa bourse. Bon au mal au, depuis sa majorité, il lui extirpait avec adresse une centaine de mille francs en folies de toute sorte. Désormais, elle serait sa seule folie, son luxe, sa distraction. Avec ces cent mille francs, on pouvait avoir un petit hôtel, voiture et chevaux, un nid délicieux, comme il en connaissait. Elle en serait l'oiseau bleu. Qu'aurait elle à craindre de l'avenir ? En jeune homme, il l'assurerait, et d'ailleurs elle n'était pas de celles dont on peut se détacher aisément.

Il s'exprima avec une chaleur qu'il put croire communicative car l'institutrice l'écoutait avec attention, presque avec complaisance.

Il eut surtout une péroraison tout à fait convaincante à ses yeux.

Alors d'un fourré dans lequel il était tapi, Jean Rigaud vit Maurice sortir, faire un détour de ce perdre dans le taillis, du côté du pavillon de Diane.

Un instant après le jeune homme reparaît, mais, en regardant du côté d'où il venait, Rigaud vit une petite colonne de fumée s'élever au-dessus du pavillon.

Que voulait dire cette fumée ?

Tout d'un coup Jean Rigaud se toucha le front.

Il était fixé.

Cette fumée fut pour lui ce que le feu des cabanes de bûcherons ou de sabotiers est pour le voyageur égaré dans les bois.

Il prit sa course en se dissimulant derrière les arbres et en quelques minutes il parvint au pavillon de Diane.

C'est une de ces petites fabriques comme on se plaisait à en construire dans le siècle dernier, une retraite mythologique où les aloux des Blangy venaient célébrer le culte de la déesse Vénus.

Celle-là était plantée au-dessus d'un petit vallon encerclé au fond duquel miroite une pièce d'eau dormante, verdie par des végétations marines et sur laquelle deux cygnes mélancoliques errairent comme de vivantes gondoles.

Un saule pleurer incline ses branches balayant l'eau et, à vingt pas de l'entrée du pavillon, une haute statue de pierre effritée par le temps semble inviter les promeneurs à s'y reposer.

Jean Rigaud n'avait pas besoin de cette invitation.

Il pénétra dans la pièce d'entrée.

La fumée qui lui servait de guide provenait d'un grand feu allumé quelques minutes plus tôt pour chasser la fraîcheur de ce lieu abandonné.

L'endroit offrait, du reste, un étrange spectacle.

Sur un parquet crevé par places, des canapés en jonc gardant quelques traces de dorure, bas et larges comme des lits, attendaient les visiteurs.

Il obtint plus qu'il ne désirait.

Le jeune Brasey s'éloigna un instant pour aller conter fleurette à deux dames qui venaient de se montrer à l'extrémité du château et se dirigeaient d'un pas de promenade vers l'église de Blangy où la messe sonnait à toute volée.

Elles avaient un kilomètre à faire dans le parc en suivant les allées jonchées de feuilles sèches.

L'église a supérieurement fixé cette lamentable solitude des Trépassés.

La nature elle-même lui prête son deuil et l'hiver qui s'approche fait résonner comme le glas des cloches et les chants lamentables des chapelles.

Dès que le vicomte eut disparu, la fenêtre de son ami Maurice de Blangy restait piquée ouvrit toute grande et un buste de femme serré dans une robe noire qui dessinait la plus ferme des poitrines, se p